

XYZ. La revue de la nouvelle



L'ours polaroïd

Danus

Numéro 151, automne 2022

Coming out : orientations textuelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99385ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Danus (2022). L'ours polaroïd. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (151), 32–37.

L'ours polaroïd

Danus

QUELQUE PART dans un centre commercial de Guangzhou, des centaines de visiteurs et visiteuses défilent, appareil photo et brochure en main, devant cette cage de verre où s'effondre la majestueuse fourrure blanche, jour après jour, face à l'inéluctabilité de sa condition de prisonnière à vie, n'étant plus digne que de l'intérêt accordé par cette espèce de curieux insatiables, ces milliards de bipèdes aux culs propres et aux mains sales qui l'ont arrachée à sa banquise natale, qui ont ravagé et pillé son milieu pour le reconstruire à leur image, en une sorte d'égosystème rassurant, comme le prouve ce microcosme arctique reproduit entre la salle d'arcades et la parfumerie d'à côté

ces mêmes mains qui tambourinent à présent sur la vitre pour éveiller ses intuitions sauvages, comme une pioche émoussée contre cette barrière de glace artificielle, cet écho étouffé sera-t-il le son de sa délivrance, elle en doute, mais relève tout de même la tête, à la satisfaction des parents qui avaient promis à leur progéniture un portrait devant la bête agonisante d'ennui – *smile!* – avant de poursuivre leurs achats, les flashes se substituant aux aurores qu'elle aurait pu connaître dans une vie bien meilleure, de l'autre côté de l'océan où

au même moment se prend en photo un jeune homme devant son miroir, quelque part dans un trois et demie du Mile End, accoutré – c'est un grand mot – d'un simple boxer Pump! dévoilant l'entièreté de ses arrière-pensées, celles de se mettre en scène et de s'offrir, dos arqué fesses bombées, à ce public invisible qui l'observe derrière l'écran, ces milliers d'étrangers qui le suivent, jour après jour, sur cette page de contenu exclusif, où il se cache derrière le pseudonyme *lonely.twink18*, son nom demeurant la seule chose qu'il ne divulgue pas, moins par pudeur que par méfiance, méfiance fondée sur ses observations de la communauté cybérienne,

32 trop encline, selon lui, au fanatisme ou aux crimes haineux

tandis qu'il obsède, dans le reflet embué de la salle de bain, sur la forme insatisfaisante de son ventre, encore mince mais légèrement arrondi par des mois de sédentarité, lui qui ne sort plus depuis l'annonce apocalyptique des instances sanitaires, suivant à la lettre les consignes de papa Arruda, ainsi que sur ces quelques poils récemment apparus entre le pubis et le nombril, comme une ligne menant au paradis indésirable de l'âge adulte, alors qu'il s'acharne encore à raser tous les jours ses jambes peau de kiwi en pelure de banane lisse, à entretenir une apparence de petit garçon qui plaît tant à ceux qui le surveillent, perdra-t-il son appartenance à cette catégorie filiforme et imberbe qu'il brandit en marque de commerce, il n'en sait rien, mais il se dépêche de corriger cette légère déviation abdominale en creusant le nombril encore plus loin dans le ventre, jusqu'à ce que seules les fesses dépassent de sa silhouette longiligne

un cliché et puis un autre, sans la moue cette fois, pour finalement arrêter son choix, comme d'habitude, sur la première, l'expression spontanée du visage, avant la crispation des traits et la fixité du regard ; oui, il aime ce parfait mélange d'innocence et de taquinerie qu'il arbore, semblable au chat qui se frotte en refusant les caresses, et décide de publier la photo, après l'avoir soigneusement enduite d'un filtre érotico-pastel et accolée d'une légende tout aussi suggestive, du genre « I don't bite but I can », sachant très bien comment rendre la verge dure à ses abonnés tandis que se retroussent en même temps ses mamelons sous la visite d'un frisson

tôt ou tard rattrapé par le mois de février qui s'immisce à travers les lèvres craquées des fenêtres, le forçant à enfiler – enfin – un hoodie et à ajuster le thermostat, tant pis pour l'Hydro qu'il devra mettre sur son prêt étudiant ce mois-ci, ce prêt qui aurait pu lui assurer un avenir stable et déprimant de comptable agréé, comme le souhaitait maman, à qui il devra bientôt annoncer, pour une deuxième fois dans sa vie, son changement d'orientation, professionnelle cette fois, mais qu'il omet toujours de mentionner lors de leurs échanges intermittents, répondant simplement à ses 33

messages vocaux par un texto expéditif, oui-ça-va-bien-merci avant de passer à autre chose, n'ayant pas le courage de lui dire que cette vocation, qui était celle de son père, lui a toujours semblé mortellement ennuyeuse – pas étonnant que ce dernier se soit enlevé la vie à ses douze ans – non il refuse de dégénérer dans un bureau à compiler des chiffres, alors qu'il passe pourtant ses journées à évaluer la rentabilité de ses publications

deux cent quatre-vingt-dix abonnés pour cinq mille huit cents dollars, trois cent douze pour six mille deux cent quarante, et ça ne va qu'en montant, il gagne en popularité à mesure qu'il se rajeunit, mais il préfère encore ce monde de pervers à celui des requins, ces hommes et femmes d'affaires qui ne mordent qu'à l'appât du gain, prêts à tout détruire pour l'obtenir, eux-mêmes et le sol sous leurs pieds, gratteciel jusqu'à l'effriter, les internautes ont au moins la décence d'admettre leur déviance plutôt que de se cacher derrière un complet repassé, non vraiment, il est bien plus en sécurité ici, à l'intérieur et au chaud

c'est ce qu'il pense en regardant le paysage se momifier sous des couches de poudre blanche qui n'ont plus rien d'euphorisant, où les voitures peinent à percer la tempête de leurs phares hésitants, gardant une distance sécuritaire de trois mètres entre elles, comme si elles suivaient les indications de la Santé publique; il a toujours détesté le froid, aversion héréditaire qui s'est manifestée précocement lors de ce voyage en famille à Tadoussac, où il est tombé dans l'eau glaciale du fleuve, par mégarde ou exprès – car n'était-ce pas son père qui le tenait sur ses genoux alors qu'il chignait à lui en tordre les nerfs, ces nerfs qui bourgeonnaient déjà sur son front d'adulte comme une fleur de peau à force d'éprouver les plaintes caustiques du vent mêlées à celles du fils, se pourrait-il que ? –

avant d'en être extirpé violemment, poigne brusque sous ses aisselles d'enfant, et enroulé dans une couverture isothermique, ce voyage s'est cristallisé en un souvenir à 34 vif, pointe de mémoire qui le taraude jusqu'à la moelle,

comme si l'eau s'était logée dans chacun de ses pores pour y rester, lui qui n'a pas pleuré à l'enterrement, douze ans et il comprenait déjà ce qu'il éprouvait à la vue des autres garçons, mais demeurait stoïque devant le cercueil, incapable de se figurer le départ de son père, bien qu'il soit là, sous ses yeux sous la terre, ne ressentant plus désormais qu'un grand vide, comme si cette chute l'avait engourdi pour de bon, ou n'était-ce pas plutôt un trop-plein opaque et confus, une grande bourrasque intérieure de laquelle aucune émotion ne parvient à émerger distinctement, sauf peut-être la faim et le froid

et voilà que son estomac émet à son tour des cris de baleine, faute d'avoir été nourri avant le photoshoot, et le guide de sa chambre à la cuisine, devant ce garde-manger qui ne garde plus grand-chose, deux cannes de thon sec et un vieux paquet de ramens, rien pour lui permettre de survivre à cette période d'hibernation prolongée, mystère de la sélection naturelle, il attrape son cellulaire et navigue à travers ces applications de gastronomie entérite, une pizza fera l'affaire, alors que s'allume au même moment l'icône de sa messagerie vocale, clignotant rouge et agaçant sur lequel il pèse à regret

vous avez un nouveau message sans champignons croûte farcie salut mon loup c'est maman poivrons verts rappelle-moi quand tu as dix minutes de préparation et il ne reste plus qu'à attendre; il en profite pour consulter les commentaires qui s'accumulent au pied de sa publication, « you're hot », « wouldn't mind if you bite me » et « beau jeune homme », mais son regard s'arrête sur celui qu'il craignait, un « your gettin fat » bourré de fautes et de force de frappe, coup dans le ventre qui lui coupe l'appétit, mais trop tard, la sonnette se racle déjà la gorge à l'entrée, livraison ultrarapide dans ce monde calqué sur la vitesse des éternuements

il ouvre la porte à un jeune livreur, de son âge et de son goût, qui lui tend la boîte comme une perche, et s'imagine un instant, n'ayant vu personne en mains propres depuis des semaines, l'inviter à entrer chez lui, comme dans un mauvais

porno, avant de se rappeler la situation pandémique, l'instinct de survie supplantant le désir sexuel, et de refermer la porte sur ce joli minois, pris à présent avec cette pizza qui ne lui inspire qu'une vague odeur écœurante de pepperoni salé et de fromage calciné, tant pis

il l'a payée après tout qu'il se dit en s'affalant sur le divan, morsure du cuir contre ses jambes fraîchement rasées, bien décidé à terminer le film entamé la veille, celui avec le beau daddy Caprio dans d'interminables plans de forêt boréale, de montagnes blanches et de bisons sauvages, il repense soudainement à son discours prononcé lors de la cérémonie des Oscars, à l'impossibilité de trouver des zones enneigées sur cette planète surchauffée – pas étonnant que le film ait été tourné ici, dans ce pays qui a l'hiver comme troisième langue officielle – où les banquises fondent et les icebergs cèdent, inondation des côtes et disparition de la biodiversité, et bientôt il ne restera plus d'animaux nordiques, sauf peut-être – ironie du sort – cet ours encagé dans un centre commercial, seul survivant de ce génocide

tout comme lui échappera, cloîtré dans son trois et demie, à ce virus mortel qui circule en carambolage humain, alors que le visionnement ne démarre toujours pas, les ondes satellites probablement malmenées par la tempête, et l'écran noir lui renvoie son reflet, les mains et le ventre huilés de gras, « your gettin fat » et ce n'est pas faux ; il se fait soudain penser à son père, avec ce début de moustache et l'abdomen en expansion, et se surprend à ne pas réprouver totalement cette image, non, quelque chose de doux et de réconfortant opère en lui, comme une chaleur nouvelle, tison de filiation

oui il aime bien, et peut-être pour la première fois, ce garçon – cet homme ? – reflété dans la glace noire, ce visage humain qui lui sourit en retour, comme un ami, inutile de fuir, et se dit qu'il serait peut-être temps de l'embrasser pleinement, cette identité qui est sienne, même si cela lui coûterait des abonnés et des rentes, tant pis, il trouvera une autre clientèle cible, et change sans prévenir, dans une impulsion

salvatrice, son pseudonyme pour quelque chose qui le représente plus justement : lonely.bear18
avant de finalement rappeler sa mère.